

Louise Cotnoir, Roseline Lambert, Aral Cyr

Jacques Paquin

Numéro 164, hiver 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83979ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (2016). Compte rendu de [Louise Cotnoir, Roseline Lambert, Aral Cyr]. *Lettres québécoises*, (164), 50–51.

☆☆☆ ½

LOUISE COTNOIR

Vanessa Bell. Sœur de Virginia Woolf

Montréal, Noroît, 2016, 160 p., 24 \$ (papier), 17,95 \$ (numérique).

Entre l'archive et la fiction

Le dernier titre de Louise Cotnoir vient enrichir les publications des femmes poètes sur des écrivaines et des artistes dont elles veulent s'approcher de l'intérieur.

À la suite de Louise Warren, qui pénètre dans les ateliers d'artiste, ou de Corinne Larochelle, qui s'immisce dans la vie d'une femme photographe (*Femme avec caméra*, 2011), Louise Cotnoir, après la publication du recueil *Les sœurs* (dans lequel sont convoquées Camille Claudel, Alice James et Fanny Mendelssohn), poursuit son travail d'archiviste avec *Vanessa Bell. Sœur de Virginia Woolf*. S'effaçant totalement derrière la parole de cette artiste peintre, la poète puise dans les lettres, les titres de tableaux de Bell ainsi que dans les écrits de Woolf pour mettre en scène, sous nos yeux, la relation affectueuse, mais difficile, entre les deux sœurs. Écrites dans une prose et des vers sans appareil, qui reflètent sans doute le registre des lettres de Vanessa Bell, les sections du recueil retracent la vie des sœurs du point de vue de Bell à partir de leur séparation (« Les adieux ») jusqu'au douloureux deuil qui suit le suicide de l'écrivaine (« Après »). Puis s'intercalent des parties qui n'obéissent pas à la linéarité d'un récit, mais qui reconfigurent une vie centrée autour de la relation amour-détestation entre deux sœurs au tempérament opposé. Sous la plume de Bell, Virginia Woolf apparaît comme une sœur exigeante, jalouse même de l'enfant que Vanessa a eu avec Duncan, un amant à qui Bell est restée fidèle toute sa vie. Beaucoup de pages décrivent ses tableaux, parmi lesquels des autoportraits et des toiles qui prennent Virginia comme sujet. Mais comme il se doit, c'est la vie intérieure de Vanessa, sa perception du monde des objets et des agissements excentriques de sa sœur qui occupent la plus grande place.

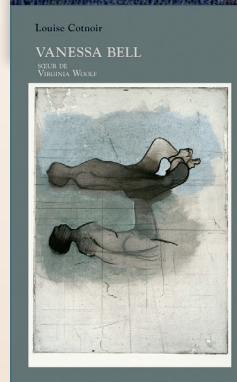
TABLEAUX MIS EN MOTS

L'approche de Cotnoir, semblable à la peinture d'un tableau ou à l'annotation diaristique, cherche à dévoiler, par touches successives, les tensions larvées qui s'installent entre Vanessa et Virginia. Au fond, celle qui écrit qu'elle n'est « jamais à l'abri / De sa tyrannique affection » (p. 72) n'a d'identité que par rapport à sa sœur écrivaine face à laquelle elle adopte une attitude ambivalente : la reconquérir par la peinture ou la repousser lorsque la romancière devient envahissante ou menace l'équilibre fragile de son bonheur. La sobriété de l'écriture, qui facilite le contact du lecteur avec les tableaux mis en mots, n'oblitére toutefois pas le fait que celui-ci n'a pas sous les yeux les œuvres picturales. Il lui faut donc prendre le parti des mots. Si c'est Virginia, au cœur de toute l'attention de Bell, qui finit par s'imposer par sa présence tourmentée, puis plus tard par sa disparition, la présence de Bell réside surtout dans son art :

J'aurais aimé que celle-ci se révèle un tant soit peu et qu'on sente mieux ce qu'elle-même a éprouvé dans le minutieux travail qu'exige cette incursion dans la vie de cette femme peintre.



LOUISE COTNOIR



Un autoportrait :
La baignoire.

Moi, femme nue,
Le torse plié
Une main protège le cœur :
Moi, poignardée et exsangue.

Je voile ma fatigue
Ce temps empoisonné. (p. 33)

La capacité de maintenir un registre crédible à partir des sources éparses tout au long du recueil force l'admiration, quoiqu'on puisse s'interroger sur le choix de Cotnoir de s'éclipser au profit des mots peints ou des citations tirées d'œuvres québécoises et étrangères. J'aurais aimé que celle-ci se révèle un tant soit peu et qu'on sente mieux ce qu'elle-même a éprouvé dans le minutieux travail qu'exige cette incursion dans la vie de cette femme peintre, dont elle est proche, sans aucun doute.

☆☆☆

ROSELINE LAMBERT

Clinique

Montréal, Poètes de brousse, 2016, 70 p., 16 \$.

Ménagerie sans ménagement

Le premier recueil de Roseline Lambert fait entrer le lecteur dans la tête d'une femme livrée aux manipulations de toutes sortes dans un asile qui provoque des frissons.

Huguette Gaulin et Hélène Monette, pour ne nommer que celles-là, ont exprimé, souvent avec violence, leur douleur et leur dégoût du monde. Aux épreuves amoureuses ou autres exprimées avec un langage éthéré de l'absence et des abysses marins, une génération de jeunes femmes oppose une résistance vigoureuse à un milieu qui l'accable sans craindre de recourir à un langage cru.

Le titre, *Clinique*, reflète bien cette révolte viscérale. Les cinq parties portent des intitulés aussi laconiques que percutants (« Contention »,

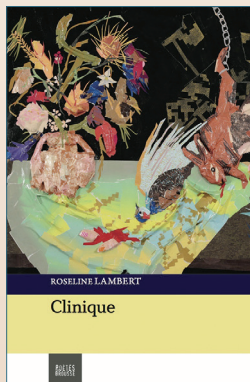


ROSELINE LAMBERT

« Égorgement », « Débranchement », « Injection », « Hémorragie ». Le lecteur est plongé dans un asile, dont on ne sait s'il faut le lire au premier degré (un hôpital pour aliénés) ou, comme nous y invite une épigraphe d'Emily Dickinson, s'il est la métaphore d'un enfermement à l'intérieur de soi auquel confine la société : « The Brain, écrit Dickinson, has Corridors — surpassing Material Places. » (p. 9)

PÉRIL EN LA DEMEURE

Cette atmosphère carcérale est rendue de manière originale par la numérotation de chacun des poèmes selon l'usage des prisonniers qui utilisent un trait vertical qu'ils biffent quotidiennement pour compter les jours les rapprochant de leur remise en liberté. Regroupés par séquences de quatre, ces traits suggèrent l'attente d'une délivrance qui trouve son point de chute dans l'« hémorragie » de la dernière partie. Les métaphores animalières sont exploitées de manière récurrente



(panthère, vautours, corneilles, poissons, insectes, etc.). L'enfer de cette contention se passe dans le ventre ou dans la tête. Celle-ci est toujours traversée, voire perforée, par les cris et les hurlements, tandis que le ventre subit les assauts d'un personnel médical comparé à des vautours. La poète s'adresse à un *tu* séparé d'elle par ces dévastations quotidiennes et qu'elle prend à témoin de ses souffrances dans un espace qui rappelle une maison de redressement. La folie est ainsi associée à une ronde sans fin dans un espace (chambre ou tête) dont on ne trouve pas l'issue. La délivrance devra passer tout de même

par l'expulsion douloureuse, hors du ventre, à la manière des eaux qui crèvent, et à l'issue d'un renversement des rôles où la victime devient bourreau. Les vers tirent sans répit sur une même cible avec des variations qui s'approchent parfois de la redite (avec, entre autres, l'emploi discutable du verbe « décorer »), même si on reconnaît que la récurrence des mêmes mots traduit bien le parcours labyrinthique du recueil. Lambert mise sur la charge performative des vocables, mais la « démesure » qu'elle recherche, martelée au fil des vers, s'avère un peu poussive. Souvent motivée par un sentiment d'urgence dans un premier recueil, une telle écriture, perpétuellement en transe, fait parfois l'effet d'une musique si tonitruante qu'elle assourdit son auditeur. Le titre, *Clinique*, aurait pu aussi alterner avec un regard plus distancé. Cela dit, la vigueur des propos porte assurément les fruits d'un second recueil, comme on le voit par ces beaux vers :

*la neige saigne
ma gorge à écailles
coagule mes paroles
flots de poissons froids
je me déneige un banc (p. 34)*



ARAL CYR

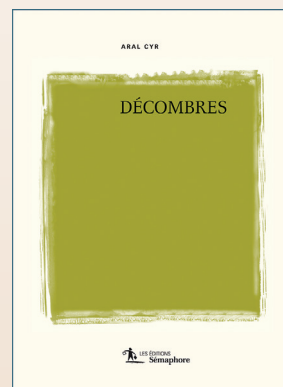
Décombres

Montréal, Sémaphore, 2016, 42 p., 12,95 \$.

Déplorable

Décombres, dont le titre apparaît trop flatteur pour le contenu qu'il offre au lecteur, est un ramassis d'aphorismes ou d'anecdotes rédigées au cours de beuveries, au dire même de son auteur.

A l'cool, drogues et fainéantise composent donc le menu indigeste du recueil. Le résultat est à l'avenant, à la mesure des aspirations du poète : « Trois jours de beuverie pour écrire une seule ligne convenable. Ça va être long et pénible en baptême de terminer ce satané recueil. » (p. 40) Un aveu qui n'étonne pas de la part du poète qui avoue « écrire pour compenser sa fainéantise », et dont le principal réflexe face à l'angoisse consiste à se rendre aussitôt au dépanneur. C'est plat, mal écrit et surtout on se demande quelle matière le lecteur pourrait trouver dans cette suite d'inepties qui se résument à boire, écrire (?) et s'envoyer en l'air. On est à des années-lumière de Henry Miller ou de Charles Bukowski. L'ambition du poète se résume à ceci : « J'écris dans une langue économe à la mesure de mes moyens bien en deçà de mes attentes et la moindre phrase est un petit miracle en soi. » (p. 34) L'auteur se permet une critique des réseaux sociaux, qu'il accuse d'inonder le web de leur vie personnelle, mais son livre ne vaut pas le papier qu'il en a coûté pour l'écrire. La création d'un blogue lui conviendrait mieux. Récemment, les Éditions du Sémaphore ont décidé de ne plus publier de poésie dans leur catalogue. Pour notre malheur, l'éditeur fait exception pour ses « auteurs maison », ce qui veut dire qu'Aral Cyr, qui protège son anonymat sous ce pseudonyme, continuera de publier et de transmettre son idée de la poésie dans une maison dont l'appellation a été choisie en mémoire du poète Gilles Hénault. Quel dommage pour sa mémoire !



L'actualité, Châtelaine et Loulou disparaîtront !

INFOCAPSULE

Décidément, ça va mal dans le domaine de l'imprimé. C'était annoncé depuis une décennie, mais sans doute que plusieurs ne le croyaient guère. De toute évidence, les habitudes de lecture changent et les gens s'alimentent massivement aux sites Internet. Rogers, joueur de plus importants sur la scène des communications, a pris cette décision le 30 septembre dernier. Sont aussi dans le collimateur les magazines *Flare*, *Sportsnet*, *MoneySense* et *Canadian Business*. La décision est d'autant plus sérieuse que la fin de ces journaux est prévue pour janvier. On cherche, évidemment, des acheteurs. À ce jour, je n'ai lu aucune nouvelle annonçant qu'un individu ou un groupe avait manifesté un intérêt pour l'un ou l'autre de ces magazines. C'est bien dommage. *L'actualité* et *Châtelaine* étaient – je suis abonné aux deux magazines ! – prisés par les lecteurs et les lectrices. Je dirais même, en ce qui concerne *L'actualité*, que le traitement de l'information avait changé pour s'apparenter au modèle Internet : informations courtes, bien documentées et « parlantes ». Quoi qu'il en soit, ces transformations n'ont pas réussi à sauver la mise. Dommage. A.V.